

L'essai transformé de **Jean SAUVAIRE**

La bonne idée était venue de Françoise :
« Et si nous allions interviewer Jean Sauvaire, célèbre fondeur de suif de Pézenas de 1947 à 1981 ? »

Quelques jours après, nous voici devant l'ancien maître prospère des établissements Sauvaire dont les bâtiments construits au bord de Peyne ont été réhabilités en quatre maisons pittoresques abritant, côté jardin, l'atelier du sculpteur Dann Chetrit.

Est-ce le fait d'avoir été jadis joueur de rugby qui donne encore à notre vaillant piscénois, né

en 1925, l'air décidé et gaillard ? Toujours est-il que rendant nos questions superflues, il va diriger l'entretien avec autorité et clarté et, preuves à l'appui, détailler la saga de la fabrique Guibeaud-Sauvaire qu'il a divisée en quatre ères et qu'il nous a galamment résumée sur papier : l'ère des Guibeaud propriétaires, des Guibeaud et Sauvaire associés une année (1921), des Sauvaire patrons mais encore locataires, enfin celle de Jean Sauvaire, à partir de 1955, seul propriétaire !

Fonderie de suif et tannerie de cuir dès sa création vers 1850, l'usine conserve après 1874 le simple salage des peaux et pérennise le traitement du suif brut servant à la fabrication de bougies et plus tard du savon. C'est l'époque grinçante et bénie des norias de charrettes chargées de dépouilles d'animaux de boucherie, de graisses d'abats ou d'étal, et sillonnant la ville et ses environs dans un étrange ballet parfumé.

Quand il acquiert la fabrique, Jean qui a de l'ambition et du flair et qui vient d'aménager un système utilisant la vapeur d'eau pour conserver la fluidité du suif, peut à son aise moderniser et agrandir l'affaire, décupler le tonnage traité, élever des murs pour lutter contre les inondations sempiternelles, étendre son savoir-faire sur cinq départements, racheter des entreprises concurrentes, installer de hautes citernes pour stocker la manne dorée que des camions réfrigérés viendront aspirer et redistribuer parfois jusqu'à Marseille.

Il est vrai que Jean n'avait pas choisi le métier imposé par son père après son échec au bac, mais il l'avait aimé et dirigé avec conscience et fermeté: il pouvait être fier de sa réussite et de sa vie, et sourire, avec les malicieux, au souvenir du temps heureux où « l'odeur de Sauvaire » servait de girouette et d'anémomètre.

Françoise Loubet et Reine Serrano



Les bâtiments de la fonderie en bord de Peyne.